

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1939, tome 38, p. 159-164

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# CHRONIQUE DU COLLEGE

Ayant définitivement renoncé à devenir ce qu'on pourrait appeler « une personne alitée », j'ai le plaisir de vous annoncer que je continue, comme par le passé, à vous rendre pénible l'existence, puisqu'on me paye pour le faire. Curieux métier que celui de distraire une partie des gens aux dépens de l'autre ! Je crois que c'est ce qui a rendu neurasthéniques les plus grands comédiens, de Molière à Charlot... Je remercie cordialement toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont tenu à me manifester leur sympathie à l'occasion du lapsus calamiteux qui m'a fait dire, lors de ma dernière chronique, La Fontaine pour Florian. Je suis d'ailleurs persuadé que mes intelligents lecteurs n'auront pas attendu cette rectification pour corriger d'eux-mêmes.

Vous n'ignorez pas, sans doute, pour l'avoir fréquemment entendu, que nous vivons dans une période très troublée ; et le ciel — non celui de la politique, mais le vrai — lassé de tant de métaphores dont il est la victime, se voile la face et boude obstinément. La température baisse, et, chez certains « grands » messieurs, il neige... Et voici que M. Pitteloud découvre, après de longues et savantes recherches, un puissant anti-grippe. Il ne s'agit rien moins que de soigner les malades au moyen de parasites, d'ailleurs fort inoffensifs : des parasites de radio. L'expérience tentée à l'infirmerie, sur un patient bénévole, sous le haut patronage de l'inventeur, a donné d'excellents résultats : le malade se porte très bien, et se déclare satisfait du traitement. A propos d'expérience et de parasites, j'en ai une bien bonne à vous raconter. Un jour, Carron voulut éprouver le degré de résistance d'une sangsue qui se repaîtrait de son sang. Stoïquement il présentait déjà à l'animal la partie la plus tendre de son bras, lorsque...

Que pensez-vous qu'il arriva ?

C'est le serpent qui recula !

Morale : Michel a un tempérament très peu sangsuel...

A l'heure actuelle, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes ; et l'on pourrait avoir bientôt un nouveau et lugubre mois de « Mars », dieu de la guerre, qui durerait peut-être toute l'année, et peut-être même davantage. En attendant, ô amère ironie du sort ! les Rhétoriciens doivent se torturer les méninges de l'imagination poétique sur un thème aussi ingrat que celui de la paix. En fait de paix, le « brav » Adolf m'a l'air d'avoir bien appris sa grammaire latine, puisqu'il prépare la guerre en proclamant son amour de la paix : « Si vis pacem, para bellum », nous dit en effet l'exemple de la règle 484. Au milieu donc de la période troublée que nous traversons, il est agréable de s'évader dans le calme bienfaisant d'une autre époque et d'y vivre heureux tout une après-midi. C'est le plaisir que nous accorda le « Vieux Pays », de St-Maurice, grâce à un programme fort bien organisé et fort bien rendu. Nos félicitations à M. le Chanoine Poncet, l'auteur de « Grégoire et Florine », à MM. Dubois et Pignat, et à leur sympathique groupe.

Le 20 mars, M. Alphand, ambassadeur de France en Suisse, tenait à venir en personne décorer S. E. Monseigneur Burquier de la croix de la Légion d'honneur. La fanfare joua, le chœur-mixte chanta, on complimenta en français, allemand, italien, romanche, espagnol, anglais, et M. l'ambassadeur répondit à tous ces compliments en nous accordant un jour de congé. Un tel geste ne s'oublie pas.

Cependant, paisiblement et péniblement, le deuxième trimestre s'éteint : les symptômes en sont infaillibles. Gross nous affirme posément que Mme de Sévigné lisait volontiers Voltaire. Quant à Justin, depuis que l'histoire ancienne lui a révélé la sultane Roxelane, il ne rêve que trompettes ; et un jour, la forêt des Giettes le surprit, tel un druide antique, consacrant du houx. Mais d'autres choses sont plus surprenantes encore. Savez-vous, par exemple, comment on appelle en langage mathématique ce que la langue profane nomme vulgairement... une pelure de pomme de terre ? Eh bien ! c'est une couronne sphérique, dont le volume est égal au volume engendré par un secteur circulaire moins le volume engendré par le triangle subjacent... C'est beau, n'est-ce pas, les maths ? Et pourtant, lorsque, enflammé par un passionnant cours de géométrie, je proclamai en présence de ma sœur, que l'algèbre et la géométrie délectaient les Olympiens, elle me répondit froidement : « Si c'est comme ça, j'aime encore mieux aller en purgatoire ! » Quoi qu'on en dise, le Collège, même en dehors des vacances, possède quelque charme, et je ne voudrais vous en donner comme preuve que cet ancien, actuellement au service de la patrie, qui risqua dix jours d'arrêt pour s'être trop longtemps attardé dans ce cher établissement.

Le 25 mars, nous avons le privilège d'assister à la première messe de M. le Chanoine Farquet, que S. E. Monseigneur Burquier avait ordonné la veille avec M. le Chanoine Vergères. Au cours de la cérémonie, belle et émouvante, M. le Chanoine Bussard nous montra éloquemment la beauté et la dignité du sacerdoce. Nous donnons aux nouveaux prêtres l'assurance de nos prières, et nous nous recommandons aux leurs.

Et, lentement, le rideau de velours des vacances dorées tomba sur le deuxième trimestre, dans un délire d'applaudissements (oh ! la belle métaphore !). Comme je n'ai pas pour mission de vous raconter ce qui se passe dans les coulisses, je ne dirai rien de cette période. Mais tout de même, ces œufs de Pâques, c'est assez cocasse comme invention, surtout de la part des lapins. Et on en est envahi, on en trouve partout : dans les boulangeries, sur les cartes postales, jusque dans les bulletins... Et ceux-là ne sont pas les moins indigestes ! Mais j'ai promis de me taire. Toutes les belles et grandes cérémonies de la Semaine Sainte se clôturèrent par la magnifique fête de Pâques. A l'Abbaye, le chœur-mixte de la ville, qui avait eu l'heureuse idée de remplacer celui du collège, exécuta une fort belle messe, sous la direction de M. le Chanoine Broquet.

A peine avons-nous le temps de pousser un : ouf ! de soulagement pour clôturer dignement ce deuxième trimestre, que nous voilà déjà plongés dans le troisième. On s'en aperçoit un beau

jour, en constatant — ô bonheur — qu'il est de nouveau possible de voir l'heure à travers les vitres de la salle de classe : sport comme un autre pour faire passer le temps. Il y a aussi celui qui consiste à écarter silencieusement et lentement la mâchoire inférieure de la supérieure, puis à la ramener plus ou moins bruyamment de la même façon, et à répéter l'exercice autant de fois qu'on en éprouve le besoin. Mais surtout gardez-vous de bâiller avec trop d'ardeur ; car cela pourrait vous attirer des ennuis : tout d'abord de la part de vos professeurs, chez qui vous pouvez exciter des réflexions analogues à celles que les Rhétoriciens entendirent un certain matin : « Et dire que vous payez pour venir vous embêter ici !!! » Cela peut encore vous attirer des ennuis de la part des intéressées, je veux dire des mâchoires qui ont une fâcheuse tendance à se décrocher. Et il paraît que c'est très douloureux, surtout pour les remettre en place. Hélas, on n'a pas tous la chance, n'est-ce pas Gérard, du squelette de l'établissement, dont un ressort retient les deux maxillaires ! Il est vrai que le squelette n'a pas de Matu à préparer...

Le dernier trimestre s'ouvre sous d'heureux augures : la fête de M. le Recteur, qui est aussi celle de MM. les Chanoines Cornut et Revaz. Quoique, selon La Bruyère, tout ait été dit, depuis 7000 ans qu'il y a des hommes, et qui pensent (et depuis 7000 ans qu'il y a des femmes, comme disait l'autre, et qui dépensent), Tosello trouve pourtant une façon fort élégante de solliciter un congé, et ponctue son discours de nombreux et persuasifs coups de sourcils. Le compliment tremblait comme une feuille, et c'est, je pense, ce qui inspire à M. le Recteur cette aimable métaphore où il nous comparait à un jardin au printemps, et à des vergers en fleurs, tout en nous suppliant de ne pas aller gonfler le réservoir des gens amorphes. Comme vous le voyez, une demi-journée de congé n'était pas superflue pour méditer sur un tel sujet. Ceux qui se préoccupent moins de défense spirituelle que corporelle du pays, en profitèrent pour s'entraîner en vue du recrutement. Il convient d'ailleurs ici de féliciter nos autorités qui se montrent réellement à la hauteur de leur tâche. Nous ne mentionnerons que M. le Chanoine Deschenaux, dont le zèle patriotique a déjà eu l'occasion, pendant les vacances passées, de se manifester, et qui maintenant établit une liste minutieuse où il inscrit à la seconde près, le départ, le retour, et le but de chaque sortie pendant l'étude, le tout accompagné du nom du concurrent. Puis il transmet les résultats à M. le surveillant qui les consulte en hochant la tête : Sutter et Bessero mettent quatorze minutes, étude-infirmerie et retour ; Devantéry en met huit où Gard et Grognoz n'en mettent que quatre... etc., etc. Le chroniqueur, qui a le privilège de posséder un de ces précieux documents destinés certainement à enrichir la bibliothèque de l'abbaye, le tient à la disposition des intéressés, que la décision militaire n'aurait pas satisfait.

J.-M. de Kalbermatten, de son côté, se prépare à son école de recrue en jouant au foot-ball dans les corridors ; un inoffensif coussin lui sert de balle, et un inoffensif professeur, de but. Et il arriva cette chose curieuse : le but, sous le coup, réagit plus violemment que la balle ! — Lorsqu'une équipe du collège

s'opposa sur le terrain, à une équipe militaire, ce fut tout à l'honneur de notre institut, qui eut la victoire. Mais, « *paulo majora canamus* » : grimpons au dortoir. Un beau soir où, quoi qu'en dise Victor Hugo :

« Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze ;

Douze, Minuit... »

ne sonnaient pas à la cloche de bronze, car il n'était que neuf heures et demie ; un soir, où aucun poignard ne brillait dans un rayon de lune, car il n'y avait pas de lune, on entendit soudain, dans le grand silence nocturne, un glou-glou de mystère, bientôt suivi de rires d'étudiants et de ressorts de lits, coupés d'impérieux « Psst ! ». L'âme poétique de Cardis évoquait déjà le doux murmure d'un ruisseau dans un gazon émaillé de fleurs, lorsque le bruit cessa, avec la même désinvolture qui l'avait vu naître. Le lendemain, l'autorité compétente enquêta : de gouttière, point de trace ; mais, dans une cellule, pardon, dans une chambre, la lumière fut.

Sur la table de nuit voisinaient en effet une bouteille d'eau à moitié vide, et une manière de jarre, à moitié pleine, aux joues rebondies et poussiéreuses. Alors M. Closuit se frappa le front, — indice chez un détective d'envergure, d'une trouvaille d'importance, — et reconstitua aussitôt toute la trame de l'affaire. Pour terminer en beauté une journée mémorable, l'élite d'une classe avait entrepris un voyage dans le royaume des ombres, des précipices, des mains noircies et des planches branlantes. Comme en un conte de fées, une grosse porte s'ouvre, par où disparaissent nos compères... Puis, une fois à la lumière, on admira les lignes du clocher, la hauteur gigantesque des arbres, la pureté de l'air, et on prit le chemin du retour. Un vase de grès, gisant dans les environs, excita les regards et les convoitises d'un des membres de l'expédition. Hélas ! les murs ont des oreilles, et M. le surveillant des grands aussi. A la suite de nombreuses péripéties, trop longues pour que je les raconte ici, le monument ancien s'en vint échouer dans la chambre de Leuzinger, qui pourtant ne passe pas précisément pour un amateur d'antiquités. On émet différentes hypothèses dans divers milieux sur la présence de la jarre, et de l'eau dans la jarre. Pour ne pas entraver l'action de la justice, vous me permettrez de m'arrêter ici et de vous laisser débrouiller cette histoire, qui est pour le moins ténébreuse. (On nous prie d'insérer : si quelque marchand de bric-à-brac avait l'intention d'enrichir sa collection de bibelots de plus ou moins grande valeur, la Direction serait heureuse de lui rendre ce service. Prière de joindre un timbre pour la réponse.)

Si quelqu'un de nos lecteurs, surmené par un travail trop intense, nerveux, surexcité, cherche ardemment un petit endroit tranquille et paisible où il puisse reposer, libre de tous bruits, de tous courants d'air, je lui recommande vivement un séjour (trois jours suffiront) dans la charmante localité de St-Maurice, pendant une période de ce qui est une des plus belles merveilles, et un des charmes les plus indéniables de la Suisse : une période de fœhn. Le collège prend alors l'allure d'un bâtiment en détresse, que traverse un cyclone : dans le fracas continu de portes qui

claquent, les étudiants s'en vont, couchés sous la rafale, échevelés, hirsutes. On a de la poussière plein les yeux, plein la bouche, plein les assiettes, plein le cerveau. Et il n'y a rien d'autre à faire, comme dans une heure de classe ennuyeuse, sinon d'attendre que ce soit fini... Et après trois jours de tourments et de folie, où l'on n'a jamais eu autant de sympathie compréhensive à l'égard des habitants des petites maisons, on éprouve, si l'on vit encore, la même impression de soulagement que Jonas, sortant du ventre de sa baleine. Figurez-vous qu'un beau jour, il souffla si violemment que les internes arrivèrent en classe avec cinq minutes de retard !

Nous terminons le mois d'avril en allant écouter à Martigny M. Gonzague de Reynold nous parler de la « Conscience de la Suisse ». J'espère que vous y avez assisté, et je ne veux pas gâter votre impression par un commentaire qui serait tout au moins incomplet. Le lendemain, le Cours de Français fête son professeur, M. le Chanoine Ceppi. Nous voici donc en ce beau mois de mai, où, selon la chanson, tout sourit, tout est gai ; mais en réalité, c'est une autre chanson ! Je ne parle pas de celle des sopranos ou des altos, le soir à la prière : leurs voix sont si angéliques qu'elles nous transportent au ciel, et que plusieurs canards ne sont pas superflus pour nous ramener à notre planète. Pour ma part, j'avoue que je n'ai encore jamais pu parvenir jusqu'au septième ciel. Disons aussi que le temps favorise les extinctions de voix, et le « Pater » de M. le Recteur s'en ressent terriblement. Depuis que la fanfare a affiché sa promenade, il n'a pas cessé de pleuvoir, sauf quelques éclaircies, où, d'après Chateaubriand, « le bohémien des cieux vient ricaner au bord d'un nuage ». Ce qui n'empêche pas d'ailleurs la fanfare du collège et celle de la ville, unies, le 14 mai, en un seul ensemble de quatre-vingt-dix exécutants, de nous réjouir les yeux et les oreilles. Une timidité native et mon manque de connaissances m'empêchent, à mon grand regret, de vous parler de la partie musicale, dirigée tour à tour par M. Stridi et M. le Chanoine Revaz. D'autres plus compétents et plus autorisés, ont publié leurs impressions dans les journaux. Ils ont unanimement loué les excellentes productions des musiciens et les qualités de leurs directeurs, ce qui revient à dire qu'un concert de félicitations a suivi le concert de nos fanfares ; j'y joins ma propre voix qui n'ajoutera pas grand'chose à toute cette harmonie, mais qui, j'ose l'espérer, ne la détruira pas.

Un divertissement littéraire compléta la partie musicale. Des acteurs du Collège, stylés par M. le Chanoine Défago, interprétèrent une comédie de mœurs d'Henri Ghéon : « Le miracle de la femme laide ». Un moine galant (Tosello) métamorphosa, pour le plus grand bonheur et le plus grand malheur de son fougueux mari (Martinetti) la pauvre Dolorès (de Gottrau), sous les yeux tour à tour déchirés de curiosité, de compassion et de galanterie d'un voyageur étranger (Bettin) et d'un amateur de sports (Bessero). Dans de beaux décors de M. Bergerand, les comédiens jouèrent la pièce avec beaucoup d'esprit et de brio.

Le spectacle et le concert terminés, il y eut « assiette valaisanne »

au réfectoire du Collège. Des discours ont été prononcés, suite aux aimables paroles que M. le préfet Charles Haegler avait adressées aux auditeurs, à la grande salle de gymnastique. L'entrain y fut, et la gaieté. M. le colonel-brigadier Schwarz, M. Victor Brouchoud, M. l'avocat Joseph Martin, M. le vice-président Duroux, exprimèrent des félicitations et des vœux, aux ordres de M. le Chanoine Revaz qui, après avoir été à la peine, savourait le succès si mérité d'une manifestation artistique parfaitement organisée.

Je termine sur cette note réconfortante, car je n'ai pas le bonheur de vivre à l'âge d'or où les chroniqueurs étaient dispensés de compositions françaises toute l'année.

André RAPPAZ, rhét.